



## *La culture méditerranéenne: une culture du passé et de l'avenir?*

Claude Fabrizio \*

*Une fois de plus dans son histoire, l'espace méditerranéen est le lieu privilégié d'une confrontation entre des sociétés différentes. Différences économiques, structurelles mais aussi idéologiques et culturelles. Ces différences sont aussi, curieusement, et malgré les situations conflictuelles que l'on connaît, autant de points de départ pour un nouvel ordre, lui aussi d'abord économique, où des remises en cause d'ordre culturel ne peuvent pas ne pas s'ensuivre et s'observent déjà ici ou là. L'article de C. Fabrizio constitue un prolongement au numéro spécial (n° 37) consacré par « 2000 » à l'avenir de la Méditerranée.*

Ce n'est pas la première fois que le monde méditerranéen voit se résoudre, en de paradoxales synthèses, des conflits de puissance en apparence presque inexpiables. Faut-il du reste, en l'occurrence, parler de synthèse véritable ou d'un ordre imposé par des impérialismes successifs, jouant dans l'ordre culturel comme dans tout le reste ? Il n'est pas utile, pour saisir mieux le sens des évolutions récentes, d'observer comment apparurent, cohabitèrent et s'anéantirent, plusieurs fois au cours des quatre mille ans de la période historique, des mondes dont les différences recouvraient pourtant un nombre élevé de traits convergents. De cette considération du passé, on peut tirer, avec la prudence de l'historien, bien sûr, des éléments prospectifs sur ce que pourra et devra être la

civilisation méditerranéenne de demain...

Rapportée à la totalité de l'espace mondial, l'histoire des civilisations se concentre pour l'essentiel sur un nombre très limité de zones géographiques de dimension variable, mais où, dans tous les cas, la connivence d'un milieu et d'une organisation socio-économique suffisamment différenciée et sophistiquée permettent de dessiner avec précision le contour et les linéaments d'une aire culturelle spécifique. Selon l'historien anglais Toynbee, on peut, des origines à nos jours, répertorier vingt-et-une sociétés qui, à une ou plusieurs époques, ont joué un rôle déterminant dans l'histoire du monde, mais dont six seulement sortent directement de la vie primiti-

(\*) Chargé d'études au Service des Etudes et de la Recherche, Secrétariat d'Etat à la Culture.

ve, sans précédent, sans parenté aucune.

Il s'agit là d'une critériologie trop chronologique. La prise en considération plus large des données d'une histoire géographisée conduit à une nomenclature et à une répartition un peu différentes des grands foyers de civilisation et de culture. On peut alors estimer que, du moins jusqu'à la période récente, où l'occupation humaine a achevé d'investir des territoires demeurés vides depuis les origines, les principales aires culturelles, dont l'identité perdue à travers toute la période historique, même si plusieurs civilisations s'y sont succédées, sont au nombre d'une dizaine à peu près. Très grossièrement, il s'agit, pour l'Asie : de la Chine, du sous-continent indien, de la Djezirah mésopotamienne et du plateau iranien ; pour l'Afrique : du Nord de la vallée du Nil et, pour des périodes plus ou moins brèves, du Maghreb et de la zone sahélienne ; pour l'Amérique : de l'isthme mésoaméricain au sens large et des hauts plateaux andins — ici encore pour quelques siècles seulement. Quant à l'Europe, sa géographie culturelle consiste principalement en deux zones de dynamisme culturel, alternatif ou simultané selon les époques : l'ensemble Manche-Mer du Nord-Baltique d'une part, d'autre part, et de façon presque ininterrompue depuis quatre mille ans, le bassin de la Méditerranée. Presque partout ces zones coïncident avec les territoires où se sont fixées très tôt des populations d'agriculteurs, d'artisans, de commerçants, de marins, cependant que les grands espaces steppiques ou les zones froides demeuraient très tard l'apanage de sociétés nomades beaucoup moins organisées, donc plus pauvres et comme telles moins susceptibles d'imposer durablement leurs modes de vie et leurs valeurs, malgré l'exception remarquable que constitue à cet égard la civilisation des steppes d'Asie Centrale.

Il semble donc exister des zones privilégiées où les données naturelles se combinent de façon particulièrement favorable au développement de groupes humains de plus en plus évolués. Mais il serait tout à fait erroné de croire que chacune des grandes aires culturelles du monde se développa en autarcie, sans contact avec les autres, y compris les régions intermédiaires, aux cultures moins largement répandues, moins durables et moins élaborées. C'est vrai du monde chinois, de l'Inde, de la Perse.

Il n'en va pas autrement de la Méditerranée, où bien des civilisations se mêlèrent et qui, si elle exerça, directement ou non, une influence profonde sur l'histoire du reste du monde, reçut également de sociétés parfois extraordinairement éloignées dans l'espace et dans le temps des apports dont les effets durent encore, même s'ils ne transparaissent plus qu'à travers des avatars si nombreux qu'ils sont devenus méconnaissables et donnent le visage de l'universel et de l'éternité à ce qui fut modifié, bouleversé bien des fois au cours des siècles.

Dans ses « Leçons sur la Philosophie de l'Histoire », Hegel, s'efforçant de lire en profondeur le sens de l'évolution humaine, assigne au monde européo-méditerranéen la dénomination flatteuse de « centre de gravité de l'histoire universelle », par un mouvement de pensée qui tient à la fois à l'ambition de chaque civilisation à s'ériger en conquérante et donc en détentrice privilégiée du dynamisme hu-

main, et à l'importance extrême de l'idée d'universalité dans l'histoire de la pensée occidentale. Si l'évolution de la pensée scientifique depuis le siècle dernier et peut-être surtout la remise en cause des grands équilibres mondiaux dans la période récente nous a amenés à nous livrer à une lecture moins triomphaliste du développement et de la mort des civilisations, il n'en reste pas moins que l'Europe impérialiste des débuts de la société industrielle ne pouvait pas ne pas se retourner sur son passé avec le sentiment d'une fortune extraordinairement favorable et où tout ou presque semblait sortir naturellement du monde gréco-romain et du christianisme.

Comment en effet ne pas être frappé par la force, par la réalité de l'identité culturelle méditerranéenne au travers des siècles ? Ses manifestations paraissent tout d'abord relever de l'évidence pure et simple et développer presque spontanément les conséquences d'un heureux concours de circonstances, où une évolution humaine exemplaire ne ferait que déduire avec une aisance souveraine les conséquences d'une série d'éléments naturels exceptionnellement favorables à la vie ? « La Méditer-

ranée est belle surtout par deux caractères : son cadre si harmonique et la vivacité, la transparence de l'air et de la lumière. Telle qu'elle est, elle trempe admirablement l'homme. Elle lui donne la force sèche, la plus résistante ; elle fait les plus solides races ». Emporté par le lyrisme d'une sorte d'éthno-physiologie cosmique, Michelet rassemble ainsi les traits majeurs de ce qui serait « l'esprit » de la culture méditerranéenne : harmonie, vivacité, clarté, force et sobriété — cette « force sèche », opposée sans doute à la brutalité lourde et mouillée de la barbarie nordique, sans parler même de l'infériorité évidente et pour ainsi dire naturelle des autres civilisations. Il y aurait donc correspondance point par point entre l'espace méditerranéen et les civilisations qui s'y sont épanouies, l'expression la plus achevée de cette coïncidence providentielle étant la civilisation gréco-romaine et ses développements dans l'Europe chrétienne, dont la supériorité intrinsèque expliquerait l'exten-

*Ce pourrait être une fresque romane...  
Fragment de tissu copte trouvé dans les  
fouilles d'Antinoë (Égypte).*



sion, sous des formes plus ou moins évolutives, à la plus grande partie du monde.

Certes, cette interprétation de l'histoire universelle est de moins en moins courante, mais elle fut très largement celle des deux siècles précédents, dans la pensée officielle du moins, et, sans même s'en rendre compte, beaucoup d'Européens en demeurent aujourd'hui profondément imprégnés. C'est pourquoi il peut paraître utile et intellectuellement sain de réfléchir un peu plus avant à quelques aspects considérés comme caractéristiques de la culture méditerranéenne, à savoir son caractère essentiellement gréco-romain, l'importance prise très tôt par la pensée scientifique dans cette culture, enfin la symbiose entre les valeurs intellectuelles, morales, artistiques issues de l'Antiquité à la fin de l'Empire romain et le développement sans entraves d'un christianisme qui devait lui aussi, pensait-on, à sa force probante intrinsèque le succès qu'il devait connaître ensuite en Europe et dans le reste du monde.

Nous sommes habitués à concevoir la Méditerranée comme le réceptacle par excellence d'un univers culturel où Homère,

ses dont l'académisme intellectuel était si friand naguère encore. On est trop accoutumé en effet à ne considérer dans l'histoire de la Méditerranée que la période, assez brève en réalité, puisqu'elle couvre au mieux trois siècles et demi, où elle fut un lac romain : le « mare nostrum » si souvent invoqué et si mal connu. En fait les tendances à très long terme de l'histoire méditerranéenne pourraient se résumer très schématiquement comme l'alternance d'une polarisation à l'Est ou à l'Ouest de la maîtrise de cet espace.

C'est en Méditerranée orientale que se situent à l'aube de la période historique les Etats qui vont successivement tenter d'en contrôler tout le bassin : d'abord l'Egypte, puis, avec un assez bref intermède perse, une phase d'expansion phénicienne et carthaginoise à laquelle se heurteront d'abord les colonies grecques de la Sicile et du Sud de l'Italie, puis Rome, qui absorbera successivement les territoires puniques, la Grèce et ses dépendances, l'Egypte et enfin l'actuel Moyen-Orient.

Curieux épigone de l'Empire romain, la Byzance de Justinien tente de refaire à son profit l'unité méditerranéenne, avant

le. Entre temps la Méditerranée aura alternativement perdu presque tout son intérêt aux yeux des Etats européens, à la suite des grandes découvertes maritimes des XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles, puis elle sera redevenue une zone névralgique de l'univers, à la suite du percement de l'isthme de Suez et surtout de la pénétration européenne au Moyen-Orient, qui s'accroît considérablement lorsque le pétrole devient une source d'énergie et une matière première essentielle. Quant à la phase de colonisation européenne proprement dite, elle est somme toute assez brève. Quoi qu'il en soit, le monde méditerranéen porte, profondément, la marque des innombrables vicissitudes de son histoire. Il n'est que de songer à la profondeur de l'influence grecque, jusqu'à une date très récente, à Alexandrie, à l'indéniable parenté de certaines traditions des pays balkaniques et de la Turquie, à l'importance de l'apport arabe dans le folklore espagnol, pour avoir une idée de la complexité et de la diversité du jeu des influences que les hasards de l'histoire ont entraîné pour telle ou telle partie du monde méditerranéen.

Mais on n'atteint ici qu'un premier



Virgile, Dante et Valéry, où le Parthénon, le Colisée, Florence et Saint-Pierre de Rome se répondent et renvoient sur le mode des phrases ou des formes à une continuité intellectuelle et culturelle dont chacun d'eux ne serait que l'une des expressions particulières. Mais un peu de réflexion à la fois historique et géographique nous amène à considérer les choses de façon quelque peu différente. Bien des civilisations se succédèrent en effet autour de la « mer médiatrice des terres », soit sur l'une ou l'autre de ses rives, soit sur la totalité de son pourtour, dans la grandeur et la chute alternatives d'empires qui se voulaient pourtant symboles de la durée. Cette diversité, ces disparités confinées à la contradiction se retrouvent largement dans la géographie méditerranéenne, si l'on songe que s'y rencontrent trois continents profondément différents l'un de l'autre et dont les influences paraissent difficiles à fonder en une de ces synthèses harmonieuses

que la foudroyante croissance de la puissance arabe islamisée presque en totalité les rives est et sud de la mer romaine, et même, pour huit-cents ans, une partie non négligeable de la rive européenne, puisqu'il s'agit de l'Espagne. Le rêve carolingien de reprendre le contrôle du monde méditerranéen se concrétisera en fait seulement à partir du XI<sup>e</sup> siècle, à travers l'entreprise ambiguë des Croisades, puis de façon détournée, dans la montée étonnante de quelques villes de commerce italiennes, dont l'exemple le plus caractéristique est naturellement Venise. Au XV<sup>e</sup> siècle, nouveau bouleversement : malgré les efforts des puissances européennes, malgré Charles-Quint, malgré la bataille de Lépante, la Méditerranée tombe sous le contrôle de l'Empire ottoman, dont la domination, à vrai dire épisodique en Lybie et au Maghreb, qui deviennent repères de corsaires, durera pour le reste jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle dans la partie orienta-

*Un Orient idéalisé nourrissait les rêves romantiques... Repos en Egypte, de Luc Olivier Merson (XIX<sup>e</sup> siècle).*

niveau d'analyse. L'apport de régions plus lointaines, pour être moins évident, n'en a pas moins exercé une influence profonde sur l'élaboration et l'évolution de la civilisation méditerranéenne. C'est sans doute l'influence africaine qui, le monde musulman mis à part, a joué le moins fortement, sauf dans l'ancienne Egypte, où certains modèles graphiques, un certain usage des couleurs, et surtout l'importance des cultes animaux : crocodiles, hippopotames, chats, bovins, etc... ont une origine africaine évidente. Malgré le succès des religions égyptiennes dans la Rome impériale, on ne peut dire que ces influences aient été très étendues dans l'ensemble. Plus large aura été l'influence économique, puisque l'ivoire, les animaux, les peaux et surtout l'or et les esclaves en provenance d'A-

frique seront abondamment utilisés dans le monde antique et, par la suite, dans la partie septentrionale, profondément arabisée, du continent. L'influence des peuples d'Europe du Nord et Centrale sur la Méditerranée est difficile à discerner aussi au temps de la puissance grecque, puis romaine. On a souvent décrit l'apport des envahisseurs achéens et doriens dans l'élaboration de la civilisation grecque, mais il est plus délicat, quoique nécessaire, de mesurer ce qui est dû, dans le monde romain, à la civilisation des Celtes et des peuples germaniques, à part certains éléments, d'une grande importance évidemment, comme le perfectionnement de la technologie des métaux. Ce n'est que plus tard, au cours du Moyen-Age, que s'élaborera, plus ou moins difficilement, la synthèse entre les civilisations des peuples originaires d'Europe centrale et orientale et la culture gréco-romaine. De ce difficile équilibre l'une des meilleures illustrations est peut-être donnée dans le conflit pluri-séculaire entre la papauté et les empereurs germaniques.

Mais c'est sans doute l'influence de l'Asie qui est la plus profonde et la plus durable. On a déjà cité certaines des invasions de peuples asiatiques dans le monde méditerranéen : les Perses et, beaucoup plus tard, les Turcs ottomans, dont l'expansion ne s'arrête, au XVII<sup>e</sup> siècle, que devant Vienne et les forteresses de la future Tchécoslovaquie. On sait moins que les fils de Gengis Khan baignèrent leurs chevaux dans les vagues de l'Adriatique et que, bien des siècles plus tôt, des peuples orientaux vinrent se fixer en Méditerranée occidentale : les Etrusques, originaires de Lydie sans doute, non seulement en Toscane, mais sur les côtes de Sardaigne et de Corse, et les Phéniciens en Catalogne et en Andalousie. Si ces influences sont aujourd'hui bien effacées, elles jouèrent en leur temps un rôle considérable dans la diffusion des connaissances et du progrès — ou de la régression — des techniques. Les apports asiatiques à l'édification de la civilisation méditerranéenne, qui s'expliquent avant tout par la circulation des produits rares en provenance de la Chine, de l'Inde et de l'archipel malayo-javanais, concernent véritablement tous les domaines : religieux, artistique, scientifique, et bien entendu économique. Ephèse, Antioche, Tyr et Sidon et, au temps du fragiles limes oriental, Palmyre, Petra ne devaient leur opulence qu'à leur rôle de terminaux économiques. Au confluent des courants commerciaux en provenance d'Asie et d'Afrique, c'est la même raison qui explique la prodigieuse fortune d'une ville comme Alexandrie, qui aura jusqu'à 500 000 habitants, où se mêleront toutes les races du monde connu, et qui exercera un rayonnement énorme sur toute la Méditerranée, non seulement dans l'ordre économique, mais intellectuel, artistique, religieux, politique, comme, un peu plus tard, Constantinople. C'est dans le domaine religieux que l'influence de l'Asie proche, du Proche-Orient, mais aussi de pays beaucoup plus lointains, fut considérable. La faveur des cultes orientaux à Rome était énorme : culte d'Atys, de Baal, de Mithra — qui se répandit jusqu'en Grande-Bretagne et parmi les légions de Germanie — enfin et surtout christianisme et, en plein Moyen-Age, catharisme. Le christianisme a été réinterprété tant de fois à travers les données successives de la philoso-

phie européenne qu'il paraît presque scandaleux de rappeler ses origines orientales, mais celles-ci, outre les éléments véhiculés à travers la tradition hébraïque, sont nombreuses et profondes.

C'est du reste avec la même saveur d'exotisme que les autres religions originaires d'Égypte et du Moyen-Orient, que le ressentaient les communautés grecques de la Mer Egée et les Romains qui y prirent dès l'origine de l'intérêt. Quant au catharisme, forme européenne du manichéisme perse, c'est dans la France de langue d'oc qu'il exercera son influence la plus importante et la plus durable. Mais il y a plus étonnant encore : au delà de la Perse, il n'est pas jusqu'à l'Inde, dont l'influence ne se retrouve dans l'érémitisme des Pères du désert, directement dérivé de certaines pratiques hindouistes ou bouddhistes, et dans les exercices spirituels des moines du Mont Athos — la « sainte montagne » de l'Église orthodoxe, vénérée depuis l'époque de l'Empire byzantin dans tout l'Est de la Méditerranée et au delà.

Il est un autre domaine habituellement considéré comme un pur produit de la culture gréco-romaine : ce sont les éléments de l'arithmétique classique et de la géométrie euclidienne. Ici de nouveau on se doit de constater l'importance des apports orientaux : le zéro est originaire de l'Inde, les bases de la trigonométrie et de la géométrie dites de Thalès, si elles furent bien formalisées dans les villes grecques d'Asie mineure, proviennent bien plus sûrement d'apports beaucoup plus anciens et d'origine babylonienne ou sumérienne. Dans un autre domaine de la connaissance, cet instrument essentiel qu'est l'alphabet, s'il fut officialisé et utilisé pour la première fois largement dans le monde grec et romain, fut inventé par les Phéniciens, qui en tirèrent peut-être eux-mêmes les éléments d'apports encore plus étrangers au monde méditerranéen classique. Pour revenir encore aux sciences exactes, on ne saurait trop insister sur l'importance de l'apport arabe. On le sait, c'est dans le monde islamique que, au Moyen-Age, se maintint et s'enrichit le patrimoine scientifique du monde méditerranéen antique. Il n'est que de citer les noms d'Averroès en mathématiques, d'Avicenne en médecine, de Farabi en acoustique et théorie musicale, pour prendre conscience de l'importance de l'apport islamique au développement de la connaissance scientifique telle que nous la concevons aujourd'hui. Enfin, on ne citera que pour mémoire l'influence sensible que la musique et la poésie des petites cours arabes d'Andalousie exercèrent sur l'art des troubadours occitans et l'art des mosquées et des palais du Maghreb occidental sur tel ou tel aspect de l'architecture ou la décoration des églises romanes du Sud-Ouest de la France — influence qui succédait à celle que pendant deux siècles avait exercé l'art des peuples nomades d'Asie centrale sur les émaux, les enluminures et les chapiteaux d'époque romane ou sur les objets de l'art mérovingien.

Sans doute dira-t-on qu'il est pour le moins paradoxal de soutenir que la culture méditerranéenne fut largement faite d'apports extérieurs et voudra-t-on rappeler qu'elle exerça au moins autant d'influence sur les autres civilisations qu'elle n'en reçut d'elles. Il est bien évident que l'influence romaine s'exerça jusqu'à la Baltique ou dans les profondeurs de la plaine

russe ; que l'art hellénistique servit de modèle à une partie de la production plastique des Scythes ou à la sculpture du Gandhara et, au delà, d'une certaine période de l'art chinois et même japonais. Il est vrai aussi que la coïncidence entre le retour aux valeurs de l'Antiquité gréco-romaine et l'expansion foudroyante de l'Europe à partir du XVI<sup>e</sup> siècle n'est pas seulement l'effet d'un hasard purement fortuit. Mais il n'est pas besoin d'insister sur ce point : toute l'histoire de la civilisation européenne jusqu'à une époque très récente fut écrite à partir de tels postulats. C'est au nom de la supériorité ontologique des valeurs méditerranéennes que les Britanniques construisirent à Singapour des édifices publics sur le modèle du temple de Jupiter à Baalbek et que la moitié des gares construites au siècle dernier à travers le monde s'efforcèrent de s'inspirer, sinon de l'architecture, du moins de la décoration des palais florentins. D'un bout à l'autre de la planète, quelle débauche de peinture, de sculpture, de constructions qui se voulaient italianissimes ! Tant était grande l'influence de l'impérialisme culturel de la Méditerranée, en un temps où celle-ci, telle une étoile morte dont la lumière parvient à la Terre bien des millénaires après, était devenue un monde exsangue en proie aux rivalités des grandes puissances montantes.

Il était donc tentant d'esquisser une lecture inversée de l'histoire culturelle de la Méditerranée — histoire qui plaiderait non plus pour l'uniformité culturelle des grands empires, mais pour le maintien des disparités et, si l'on ose dire, le mélange des genres, c'est-à-dire des univers culturels et des civilisations. Ce que nous apprennent en effet les principaux pôles culturels du monde méditerranéen à travers l'histoire, c'est l'importance de la rencontre de courants très différents. Ainsi s'expliquent le rôle joué par les Phéniciens, la prééminence d'Alexandrie, celle de Byzance et, beaucoup plus tard, celle de la République de Venise, dont la richesse fut immense. L'enrichissement par la différence, c'est aussi ce qu'enseignent la civilisation musulmane de Palerme, l'art mozarabe, et ces longues discussions à Castel del Monte où Frédéric II Hohenstaufen, empereur très chrétien, discutait avec des théologiens musulmans des subtilités de la mystique soufie, résurgence arabisée du néo-platonisme alexandrin.

La culture méditerranéenne d'aujourd'hui porte la trace de tant d'événements contradictoires. Certes, dans la vie quotidienne, et si l'on songe à tous les pays, si différents, qui bordent la mer la plus célèbre du monde, certaines influences sont plus perceptibles que d'autres. Mais l'essentiel est de saisir ces pays dans leur différence, qui fit au cours des siècles du monde méditerranéen un lieu de rencontre extraordinairement riche. Aujourd'hui que l'influence des sociétés industrielles semble l'emporter largement à travers le monde, cette différence, ces diversités sont plus que jamais un élément culturellement positif en lui-même. Est-il menacé de disparaître ? Que faut-il faire pour maintenir les spécificités du monde méditerranéen pris comme un tout ? La réponse à cette question n'est pas facile à formuler en termes simples. L'essentiel est en tout cas que toutes les sociétés ont besoin de se retrouver, de s'enraciner dans des traces. Ces vestiges, il ne faut pas les effacer.